

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 14 août 1886

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Nos illustrations.  
—Un pays peu galant.—La Turquie inconnue.—Suivez-moi, par reine. — Musique : Qui donc vous a donné vos yeux.—Un conseil par semaine.—Rébus.—Choses et autres. — Feuilleton : Les deux Sœurs, (suite).

GRAVURES : Le roi Otto, de Bavière.—Le prince Luitpold, régent de Bavière.—Les fêtes de Québec : Le cardinal Taschereau donnant la bénédiction pontificale au peuple de Québec. — L'exposition du corps du cardinal-archevêque de Paris dans le grand salon du palais archiépiscopal.—Gravure du feuilleton.

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	\$50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES . . . . . \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

Au dernier tirage mensuel des primes du *Monde Illustré*, M. Louis-Hector Dubord, 59½, rue St-Dominique, Montréal, a été l'heureux gagnant de la prime de \$50.00 ; Delle Sophie Cazalais, 155, rue Aqueduc, \$25.00 ; Alb. Schwartz, 232, rue Aqueduc, Montréal, \$10.00.

La liste complète des réclamants sera publiée la semaine prochaine.



**D**ENDANT un jour de la semaine dernière tous les partis : tory, whig, radical, nationaliste, socialiste, etc., de la Grande-Bretagne se sont trouvés d'accord.

Anglais, Ecossais et Irlandais ont vécu pendant vingt-quatre heures dans une communion d'idées parfaite, l'ouvrier raisonnait comme son patron, l'employé comme son chef de bureau, le fermier affamé comme son propriétaire apoplectique, l'électeur comme son représentant, l'administré comme son conseil municipal ; bref, le Royaume Uni fut véritablement digne de son nom, pendant les quatorze cent quarante minutes que la terre emploie à tourner sur elle-même.

Quel étonnant phénomène avait ainsi révolutionné ce pays, quelle cause bienfaisante venait donc de produire un effet si anormal, quel génie bienfaisant faisait-il renaitre l'âge d'or ?

Les rivalités de races avaient-elles disparues, les salaires avaient-ils été augmentés, le vieux bureaucrate était-il moins grincheux, le député s'occupait-il de son comté, le *landlord* venait-il de diminuer le bail de son fermier, les échevins étaient-ils devenus intelligents ?

Hélas, non, on n'en était pas encore arrivé là, ce n'étaient ni l'amour du prochain, ni le souci de l'équité, ni la reconnaissance des droits des opprimés qui avaient provoqué ce rapprochement des éléments les plus refractaires à une union parfaite. C'était la peur !

Deux Français venaient de traverser la Manche en ballon et de mettre pied à terre à Londres.

\*.\* Deux aéronautes, officiers de la marine

française, MM. L'Hoste et Mangot, avaient déclaré, il y a quelques mois, qu'ils pouvaient construire un ballon dirigeable, qui leur servirait à jeter des torpilles sur des points déterminés. Ils avaient dit également qu'ils partiraient de Cherbourg, qu'ils traverseraient la Manche et qu'ils descendraient en plein Londres.

Cet avancé passa inaperçu, et les personnes qui en eurent connaissance haussèrent les épaules en disant : "En voilà encore qui se figurent avoir trouvé la direction des ballons, cela devient aussi régulier que l'apparition du serpent de mer. Ils croient aller en Angleterre, ils iront atterrir en Portugal."

Au jour fixé cependant, le 30 juillet dernier, à onze heures du soir, les deux hardis aéronautes partaient de Cherbourg, dans leur ballon, le *Torpilleur*, et le lendemain matin, à six heures, ils descendaient à Londres, comme ils l'avaient dit.

La réussite de ce voyage, dont le départ et l'arrivée étaient réglés avec presque autant d'exactitude que le service d'un train de vitesse, se répandit aussitôt en Angleterre, et une dépêche nous a même annoncé le jour du débarquement que : "l'arrivée du *Torpilleur* préoccupe plus les Anglais à l'heure actuelle, que les difficultés politiques."

\*.\* M. L'Hoste, toutefois, n'a eu nullement l'intention de bouleverser la société anglaise.

"Ce que j'ai voulu prouver, dit-il, est que non-seulement on peut diriger les ballons, mais encore qu'il est possible de les maintenir à une attitude uniforme au-dessus des vagues en traversant la Manche, ou toute autre mer, et de poursuivre les navires sur lesquels on voudrait laisser tomber des torpilles.

"L'appareil dont je me sers est un flotteur au moyen duquel on peut pomper l'eau devant servir de lest et qui permet de se maintenir à la hauteur que l'on désire. Ce mécanisme a très bien fonctionné et nous avons pu lancer avec succès des torpilles minuscules sur les bateaux que nous avons rencontrés. Sept heures après notre départ de Cherbourg, nous arrivions à Londres, et nous opérions notre descente sans le moindre accident."

Ce voyage aérien a fait beaucoup de bruit dans le monde scientifique, mais comme je vous le disais plus haut, il en a fait plus encore dans le monde politique, car ce ne sont pas seulement les Anglais qui s'en sont émus ; à Berlin, où l'on s'occupe depuis si longtemps des aérostats afin de les utiliser en cas de guerre, on a beaucoup commenté les conséquences de la découverte de la direction des ballons, faites par des Français.

M. L'Hoste avait emporté des torpilles miniatures, semblables à peu près à celles dont se servent les enfants, et il est parvenu à les laisser tomber sur les forts et les arsenaux au-dessus desquels le ballon passait, comme il l'avait annoncé.

\*.\* Quand je vous ai dit que la peur s'était emparée de l'Angleterre, en apprenant cette nouvelle, je n'ai eu nullement l'intention de dire que cette puissance fut plus accessible à ce sentiment que tout autre pays, et il faut bien avouer que le succès et les résultats possibles de ce premier pas dans un nouvel horizon scientifique, sont de nature à faire naître de graves inquiétudes et à inspirer de sérieuses réflexions.

La force principale de l'Angleterre a été jusqu'à présent sa position géographique, qui vaut à elle seule un million d'hommes. C'est grâce à cette position que, seule parmi toutes les grandes puissances de l'Europe, elle peut se dispenser d'une armée permanente considérable, à l'abri ou à peu près qu'eile est, de toute invasion.

Ses hommes d'Etat ont même toujours été si confiants dans la barrière presque inexpugnable qu'offrent les côtes de leur pays, qu'il n'a pas encore été possible de décider le parlement à consentir au percement du tunnel du Pas-de-Calais.

Vous avez gardé le souvenir de l'opposition énergique faite à ce projet par l'ancien commandant des forces militaires en Canada, le général Wolseley, vous savez même combien il s'est rendu ridicule en exagérant les dangers imaginaires auxquels serait exposée l'Angleterre, si cette voie sous-marine était ouverte avec la France.

Je sais bien que ces craintes ne reposaient guère

sur des bases sérieuses, mais elles montrent combien les Anglais tiennent à ce que rien ne soit changé à la nature des moyens de communication que l'on doit avoir avec eux.

La mer seule est ouverte, et ce doit être la seule route par laquelle on ait le droit de pénétrer dans leur île.

\*.\* Désormais, l'Angleterre ne peut plus reposer dans la sécurité à laquelle elle était habituée depuis tant de siècles.

Ce n'est pas seulement de la mer que peut venir l'ennemi, la voie aérienne est immense, et les forts des côtes peuvent être détruits d'en haut.

C'est l'ennemi qui passe sans être vu et tombe sur sa proie, comme le vautour sur l'oiseau inoffensif. C'est le plus à craindre, car il déjoue toutes les prévisions, tous les plans, et le meilleur capitaine est sans défense devant lui.

L'ennemi inconnu est toujours plus à craindre que tout autre, et pendant la guerre de 1870, lors du siège de Paris, les Allemands ne dissimulèrent pas leur malaise et leurs appréhensions en apprenant que des ballons étaient partis de Paris, emportant des pigeons voyageurs, qui mettaient ainsi en communication la ville assiégée avec la France.

C'est aussi la confiance qu'inspire cette force, quand elle est notre alliée, qui faisait dire à Pline, lors du siège de Modène. "Que peuvent tous les efforts de l'ennemi, quand Brutus a ses courriers dans l'air !"

\*.\* Car je suis d'avis que l'emploi des ballons dans l'art de la guerre, entraîne celui des pigeons voyageurs, et nous en avons eu la preuve dans ce siège mémorable, pendant l'année terrible dont je viens de parler.

Les ballons captifs n'ont guère rendu de services depuis Fleurus et d'ailleurs, ils n'auraient guère été utiles à une époque où on se bat à de si grandes distances.

\*.\* Quand Paris fut enserré dans un cercle de fer, il sembla bientôt que cette ville allait devenir complètement isolée et qu'on ne pourrait avoir de ses nouvelles dans toute la France. C'est alors qu'on résolut d'employer ce merveilleux instinct, cet attrait particulier qu'éprouvent les pigeons voyageurs à revenir au colombier.

Pour les transporter, il ne restait qu'un moyen ; les ballons ; on le tenta et il réussit.

Le premier aérostat quitta Paris à onze heures du matin et, à cinq heures de l'après-midi, un pigeon revint au gîte, portant la nouvelle que l'aéronaute était descendu en pays ami, avec les lettres et les dépêches qu'on lui avait confiées.

Désormais on put correspondre avec le gouvernement de Tours.

Des soixante-quatre ballons qui partirent de Paris, portant tous des pigeons voyageurs, deux se perdirent, cinq furent pris par les Prussiens et un fut entraîné vers la mer du Nord et accomplit le célèbre voyage en Norvège, le plus considérable qui ait jamais été fait en l'air.

Cinquante-sept voyages ont été effectués par les courriers ailés, et l'un d'eux surnommé : "L'ange du siège" a accompli à lui seul six voyages.

Un de ces messagers, pris par l'ennemi, fut envoyé par le prince Frédéric Charles à sa mère, comme prisonnier de guerre. Après quatre ans de captivité ce brave pigeon de France, bien que traité avec les plus grands égards, dans son loyal logis, profita de la première porte ouverte, pour s'échapper et revenir à tire d'aile au pigeonnier natal, surmonté du drapeau tricolore, bâti sur la tour de l'hôtel des Télégraphes, à Paris.

\*.\* Voici une grève à laquelle on ne s'attendait guère.

Les garçons de café, de Paris, viennent de cesser de remplir leurs intéressantes fonctions.

Je ne sais si vous connaissez ce détail, que beaucoup d'établissements, à Paris, non-seulement ne donnent aucun salaire à leurs garçons de salle, mais encore reçoivent d'eux une certaine somme mensuelle, et que ces derniers ne comptent, pour vivre, que sur la générosité des clients, sur le pourboire.

Cette coutume du pourboire est une des plus déplorables qui existent dans le vieux monde.